

Chère lectrice, cher lecteur,

Comme je vous l'ai écrit au mois de novembre dernier, la plupart des causeries à venir vous seront écrites pour vous présenter un livre ou autres documents divers liés à notre littérature marine. Je pourrais dire : comme d'habitude ! Nous chercherons à mesurer de notre mieux ce qu'il y a de mieux dans nos ouvrages d'hier, d'aujourd'hui et nous essaierons de découvrir des styles qui réjouissent les lectrices et les lecteurs amoureux de la mer.

Pour cela, d'erechef, je vais essayer d'utiliser toute ma mémoire de bourlingueur livresque. « Dès à présent nous ne dirons plus « nous », mais « je », écrivait le Grand Queff (Henri Queffelec), comme le rappelait son ami Yves La Prairie. J'ai eu le bonheur de connaître ce dernier au moment de l'inauguration de la Maison des écrivains de la mer, et chez lui, près de Bordeaux.



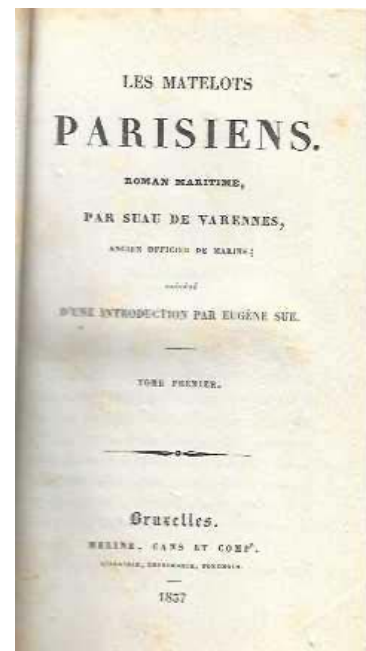
### *Les Matelots Parisiens ! Le rêve qui navigue !* de Suau de Varennes.

Comme tout bon bibliophile, j'ai repéré dans un catalogue un ouvrage dont le titre a attiré mon attention, d'autant plus que la libraire signalait dans sa collation : Suau de Varennes. Ancien officier de marine – *Les Matelots parisiens* ; Roman Maritime. Précédé d'une introduction par Eugène Sue. Bruxelles. Meline, Cans et Compe, libraire, imprimerie, fonderie – 1837 – 296 p – suivi dans la même reliure d'un deuxième volume, édité à La Haye par Vervolet, libraire – 298 pages.

Je ne sais qui a eu l'idée de réunir ces deux volumes en un seul de format in-12, un ex-libris aurait pu peut-être m'y aider. Quelle joie de découvrir un tel ouvrage.

Ma décision de le commander est liée à l'introduction signée Eugène Sue. Il n'est pas courant de trouver un roman préfacé le 25 avril 1837 par le « père du roman maritime français ». En revanche, je ne me voyais pas lire d'une traite les 594 pages. Et pourtant, c'est ce qui arriva...

Le titre « Les Matelots Parisiens » m'intriguait. À l'équipage, tous les marins qui n'étaient pas de souche bretonne étaient à leur début traité à bord de : pharmaciens, parisiens, de victime de leurs lectures, etc. Au carré des matelots du cargo « *Jacques Bingen* » personne ne pouvait imaginer qu'une vocation de marin puisse naître dans de si lointaines contrées de l'Est de la France ; c'était au début de l'année 1964. Depuis j'en suis revenu et j'ai démontré à mes amis bretons qu'un petit gars ayant vécu non loin de Domrémy pouvait, lui aussi, vivre l'aventure maritime.



« L'écrivain dont cet ouvrage est le début a bien voulu penser que ces lignes, qui, je le sais, n'ajouteront aucune valeur au mérite évident de son livre, disposeraient peut-être favorablement ses lecteurs ; il a insisté sur ce point avec persistance à la fois si modeste de sa part et si honorable pour moi, que je n'ai pas dû lui refuser ce qu'il croyait être un service.

On verra peut-être de l'orgueil dans mon adhésion à cette sorte de patronage ; je n'y ai vu que l'accomplissement d'un devoir rigoureux, dès que l'auteur de cet ouvrage est venu avec une confiance si flatteuse réclamer mon appui, au nom de ma priorité dans une spécialité littéraire qu'il embrassait.

Ainsi que l'annonce de son titre, le roman dont il s'agit est tout maritime. Bien que fort jeune encore, son auteur a beaucoup navigué : aussi toutes les scènes de mer qu'il retrace sont-elles d'une rare et puissante vérité d'expression ; les mœurs si pittoresques des matelots y sont merveilleusement mises en saillie ; et là, comme dans cette vie de hasards et de contrastes, ce sont, à chaque page, des oppositions vives, tranchées, hardies, et dans le style de l'action.

Ici le rire, ici les larmes, la joie et le chagrin, le calme et la tempête, les horreurs sublimes d'un combat naval et les grotesques et naïves causeries des marins entre eux. Puis pour peindre ces scènes si diverses, c'est un style aussi diversement coloré : tantôt une langue rude, forte, imagée, comique, tantôt souple et amoureuse, bonne et simple, tendre et gracieuse, selon que le veulent les types si heureusement variés de ce roman.

Mais ce qui donne, à mon sens, une haute valeur morale au livre dont on parle, c'est que toutes ces aventures si attachantes et si vraies se groupent autour d'une donnée saisissante. Rien de plus énergiquement et profondément développé que l'admirable caractère d'Henri, cet enfant de Paris qui, exalté par la lecture des voyages et de fastes maritimes, s'éprend passionnément de cette rude vie de marin, et, luttant avec une singulière opiniâtreté d'instinct ou de prévisions contre les vœux de sa famille, arrive à force de patient courage, de dévouement et d'intrépidité, au noble but qu'il s'est si généreusement proposé, lorsqu'une horrible catastrophe ...

Mais nous nous arrêterons ici, pour ne pas déflorer l'intérêt émouvant de ce drame, que la brillante et jeune fantaisie de l'auteur a brodé de nuances si riches et si variées ; nous applaudirons seulement d'avoir été assez heureux pour prédire des premiers un beau et long succès que l'avenir doit confirmer.

Ce 25 avril 1837,

Eugène Sue. »



Maurice Orange, Le Retour des corsaires, 1806, musée du Vieux Granville

Je ne saurais me mesurer au proscrit de l'Empire, exilé en 1852 en Savoie, exactement à Annecy, très connu pour Ses *Mystères de Paris* dont les écrits maritimes sont pratiquement inconnus du public littéraire. Pourtant Sainte-Beuve déclara en 1848 : « à Eugène Sue l'honneur d'avoir risqué le premier roman français en plein Océan, d'avoir le premier découvert notre Méditerranée en Littérature ».

En revanche, après ces belles recommandations, j'ai commencé à lire *Les Matelots Parisiens*. Le cap pris, la vitesse de lecture portée par le style de cet auteur, en trois jours j'accompagnais l'aventure d'Henri Fromentin, ce jeune garçon qui devenait mousse sur un navire de guerre *Le Scipion*. Comme l'écrivait Alain Fournier : « Un livre doit toucher physiquement », il ajoute : « Pour faire retourner le lecteur, on le touchera n'importe où, le plus sûr, mais aussi le plus facile, ce sera de la toucher au cœur ». (Correspondance (1905-1914), Gallimard, coll « NRF » 1966 – p 51-52.

J'étais amarré à ces pages qui me renvoyaient à ma propre existence, cap au large à seize ans et demi. Ce goût de l'aventure qui nous prenait aux tripes dans notre jeunesse, lors de nos lectures ou de quelques films souvent en noir et blanc. Nous rêvions et pour quelques-uns le rêve se réalisa. Je me demande aujourd'hui, si cet hyper branchement internet n'est pas un nouvel

esclavage déguisé ? Personnellement, j'apprécie les fonctionnalités du modernisme électronique sans en être totalement dépendant, cela est trop chronophage.

Les péripéties familiales et marines vont conduire ce modeste mousse au brevet de capitaine au long cours, embarqué sur un brick armé en course : *l'Aigle des mers*, pour chasser le pirate barbaresque qui infestait la Méditerranée au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa conduite exemplaire le mènera au poste de second capitaine. À la mort du capitaine, tué par un boulet, il ramènera le navire et ses prises à Marseille. Le Roi, au vu de ses exploits, le nommera au grade de Lieutenant de Vaisseau dans la Marine Royale.

Ce roman, écrit par un officier de marine, réussit à nous promener dans cette forme romantique du rêve qui énonce la vie d'un marin.

Comme Eugène Sue, je m'arrêterai là « pour ne pas déflorer l'intérêt émouvant de ce drame, que la brillante et jeune fantaisie de l'auteur a brodé de nuances si riches et si variées ».

\* Je n'ai pas pu retrouver la biographie du corsaire *Suau de Varennes* dans mes ouvrages sur les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. Je suis preneur de toute information à son sujet.

Pour votre information, *l'Académie des Arts & Sciences de la Mer* m'a demandé de les rejoindre. Je l'avais connue il y a quelques années, Académie qui regroupe d'authentiques talents artistiques et scientifiques dont la mer est l'inspiration. Je souhaite être à la hauteur des *Asmériens*\*\* qui la composent.

Amitiés,

René Moniot Beaumont  
Littérateur de la mer  
Janvier 2023

\*\* *Asmériens*, membres de l'Académie des Arts & Sciences de la Mer.

